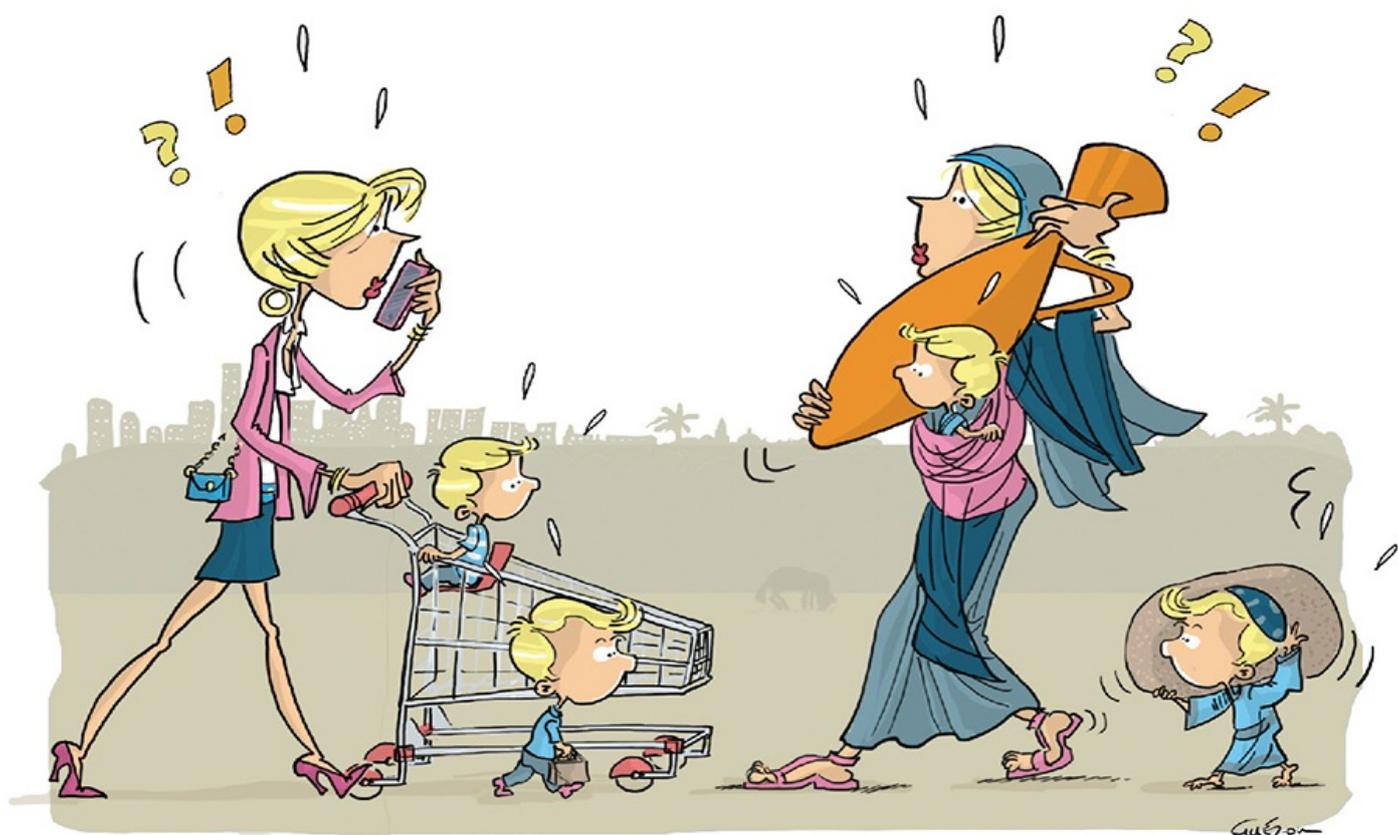


Odile Haumonté

Au quotidien
avec
les femmes de
la Bible



EdB

La Bible est traversée par de nombreuses femmes ! Or, elles ne sont guère différentes de nous, femmes du XXI^e siècle. Elles ont connu nos joies, nos peines, nos peurs, et elles ont toutes quelque chose à nous dire aujourd'hui.

Prenons par exemple la mère des fils de Zébédée : ne sommes-nous pas prêtes à tout pour le bien de nos enfants ? Prenons Marie-Madeleine, apôtre de la Résurrection, n'avons-nous jamais éprouvé des doutes ou des peurs à annoncer notre foi ? Prenons la Samaritaine : n'avons-nous jamais été tentées de fuir quand le poids de notre quotidien était trop lourd ? Prenons Lydie, dans les Actes des Apôtres : compétentes et efficaces, n'avons-nous jamais été tiraillées entre notre vie professionnelle et notre vie de famille ?

Toutes ces femmes ont en commun de nous apporter l'espérance que rien n'est jamais perdu, que nous sommes appelées à rayonner autour de nous et que notre vie, notre conjoint, nos enfants, nos parents, nos proches, sont dans la main de Dieu qui peut tout et qui nous aime.

Un voyage d'un bout à l'autre de la Bible, à la rencontre de ces femmes qui nous parlent d'elles... et de nous.



*Mère de cinq enfants, **Odile Haumonté** est rédactrice en chef de la revue Patapon et travaille dans la presse et l'édition catholiques. Elle est l'auteur d'une quarantaine de livres : vies de saints, récits évangéliques et romans pour la jeunesse.*

Site : <http://odilehaumonte.wordpress.com>

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

***l'atteignent et le trouvent, lui qui, en fait, n'est pas loin de chacun de nous*⁴. »**

Notre mission est de chercher Dieu, guidés par Marie qui l'a cherché et trouvé avant nous ! Le père Teilhard de Chardin nous dit que cette quête est sûre ; n'ayons pas peur du brouillard car nous ne nous perdrons pas en chemin :

« Dieu ne se cache pas, j'en suis sûr, pour que nous Le cherchions ; pas plus qu'il nous laisse souffrir pour augmenter nos mérites.

Bien au contraire, penché sur la création qui monte à Lui, Il travaille de toutes ses forces à la béatifier et à l'illuminer.

Nos doutes, comme nos maux, sont le prix et la condition même d'un achèvement universel.

J'accepte, dans ces conditions, de marcher jusqu'au bout sur une route dont je suis de plus en plus incertain, vers des horizons de plus en plus noyés dans la brume.

Voilà comment je crois. Amen⁵ ! »

Un Père au cœur de mère

La présence de Marie est discrète, pudique pourrions-nous dire : elle ne vient que si nous l'invitons. Pour la plupart d'entre nous, en effet, il est plus facile de passer par Marie que de s'adresser directement au Père qui nous fait un peu peur ! Charles Péguy nous en donne un exemple :

« Figure-toi que, pendant dix-huit mois, je n'ai pu dire mon "Notre Père"... "Que votre volonté soit faite !" Je ne pouvais pas dire ça, parce que je ne pouvais pas accepter sa volonté. C'est effrayant. Il ne s'agit pas de dire des prières à la mie de pain. Il s'agit de dire vraiment ce qu'on dit. Alors je priais Marie. Les prières à Marie sont des prières de réserve : il n'y en a pas une, dans toute la liturgie, pas une, tu entends, pas une que le plus lamentable pécheur ne puisse dire vraiment. Dans le mécanisme du salut, l'Ave Maria est le dernier secours. Avec lui, on ne peut être perdu⁶. »

On connaît aussi cette parole d'un petit garçon paralysé qui se trouve à Lourdes avec ses parents en 1928. Il s'exclame au

passage du Saint-Sacrement : « Jésus, si tu ne me guéris pas, je le dirai à ta mère ! » Et il est aussitôt guéri.

Pourtant, nous trouvons une conception tout à fait incroyable du rôle de Marie dans les écrits de la Petite Thérèse ! Pour Thérèse, au contraire, Dieu le Père est si bon qu'il ne peut rien nous refuser, rien du tout ; de la sorte, elle s'adresse à Marie qui, elle, fera le tri :

« Je l'ai demandé à la Sainte Vierge. Je ne l'ai pas demandé au bon Dieu, parce que je veux le laisser faire comme il voudra. Demander à la Sainte Vierge, ce n'est pas la même chose. Elle sait bien ce qu'elle a à faire de mes petits désirs, s'il faut qu'elle les dise ou ne les dise pas... enfin, c'est à elle de voir pour ne pas forcer le bon Dieu à m'exaucer, pour le laisser faire en tout sa volonté⁷. »

Quelle audace ! Quelle foi en la bonté de Dieu ! Bien sûr, à vue humaine, son père, Louis Martin, était un homme doux et bon, et sa mère Zélie, une femme de caractère qui menait bien sa barque professionnelle et familiale. Cependant, on voit dans la correspondance de Zélie combien elle s'emploie à maîtriser sa nature impulsive et à laisser le dernier mot à son mari, quitte à l'influencer habilement – ruse d'épouse ! Comme elle est proche de nous en écrivant avec cet humour qu'on goûte souvent dans ses lettres :

« J'arrive toujours à ce que je veux, et sans combat. Il y a longtemps que je connais la ruse du métier ! »

« Quand je dis à quelqu'un : “Mon mari ne veut pas”, c'est que je n'ai pas plus envie que lui de la chose. Car sinon, je sais bien l'y décider. »

On retrouve cette bonté maternelle de Dieu notre Père à Fatima : les enfants, qui veulent accomplir des sacrifices pour la conversion des pécheurs, se mettent une corde autour de la taille, sous leurs vêtements, comme une sorte de cilice. Marie leur adresse alors cette recommandation : « Dieu est satisfait de vos sacrifices, mais il ne veut pas que vous dormiez avec la

corde. Portez-la seulement pendant le jour⁸. » C'est bien le Père qui vient adoucir la souffrance de ces petits – dont l'aînée a tout juste dix ans.

Nous avons une mère

Jésus en croix rencontre le regard de Marie, debout au pied de la croix. Quelle puissance de feu dans cet échange de regards entre le Fils qui meurt par amour pour le monde et la mère qui meurt par amour pour son fils... Nous aussi, en croisant le regard de Marie, nous entrons dans la famille des enfants de Dieu ; Marie nous recueille, nous accueille, nous inclut. Le pape François nous le rappelle ; depuis le Vendredi saint, nous avons une mère :

« Jésus Christ, au moment du don le plus grand de sa vie, sur la croix, n'a rien voulu garder pour lui, et en remettant sa vie, il nous a remis aussi sa Mère. Il dit à Marie : voici ton fils, voici tes fils. Et nous voulons l'accueillir dans nos maisons, dans nos familles, dans nos communautés, dans nos villages. Nous voulons croiser son regard maternel. Ce regard qui nous empêche d'être orphelins ; ce regard qui nous rappelle que nous sommes frères : que je t'appartiens, que tu m'appartiens, que nous sommes de la même chair. Ce regard qui nous enseigne que nous devons apprendre à prendre soin de la vie de la même manière et avec la même tendresse que lui en a pris soin : en semant l'espérance, en semant l'appartenance, en semant la fraternité.

Célébrer la Sainte Mère de Dieu nous rappelle que nous avons la Mère ; nous ne sommes pas orphelins, nous avons une mère.⁹ »

Il le redira quelques mois plus tard lors de sa visite à Fatima :

« Selon les paroles de Lucie, les trois privilégiés [les petits voyants Lucia, Francisco et Jacinta, NdA] se trouvaient dans la lumière de Dieu qui rayonnait de la Vierge. Elle les enveloppait dans le manteau de lumière que Dieu lui avait donné. Comme le croient et le sentent de nombreux pèlerins, sinon tous, Fatima est surtout ce manteau de lumière qui nous couvre, ici comme partout ailleurs sur la terre quand nous nous réfugions sous la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« La Sainte Vierge m’a protégée, même quand je ne la connaissais pas. Même au fond du découragement et de la tristesse, quand j’étais esclave, je n’ai jamais désespéré, parce que je sentais en moi une force mystérieuse qui me soutenait. Je n’en suis pas morte, parce que le Bon Dieu m’avait destinée à des “choses meilleures”. Et je connus finalement ce Dieu que je sentais dans mon cœur depuis que j’étais petite, sans savoir qui c’était²⁸. »

15. Judith 12, 15.

16. Juges 16, 15.

17. La collection Lutin-conseil, à partir de 7 ans, est publiée par les éditions du Signe : « Quand ton animal meurt », « Qu’est-ce que la dépression ? », « Ma famille recomposée », « Quand une personne que tu aimes a un cancer », etc.

18. Agatha Christie, *Une poignée de seigle*, chapitre 22.

19. David Foenkinos, *Le Mystère Henri Pick*, Gallimard, 2016, p. 27.

20. Sophie Loubière, *À la mesure de nos silences*, Fleuve Éditions, 2015, p. 30.

21. César du meilleur film étranger, grand prix du festival de Cannes, oscar du meilleur film en langue étrangère.

22. L’unique roman d’Alain-Fournier – de son vrai nom, Henri Alban Fournier – paru en 1913.

23. Chapitre XIV.

24. Dans le dessin animé de Walt Disney de 1937.

25. D’abord dans une pièce de 1904, puis dans le roman *Peter et Wendy* de 1911.

26. Charles Péguy, *Le Mystère des Saints-Innocents*, 1912.

27. Odile Haumonté, *Joseph, le secret du juste*, EdB, 2008.

28. *L’Histoire merveilleuse de Madre Giuseppina Bakhita*, 1931.

Chapitre 3

MARIE - « ILS N'ONT PLUS DE VIN »

La prière d'intercession

Cana, un petit village de Galilée non loin de Tyr²⁹. Sur la place du village décorée de fleurs et de feuillages, on a dressé des tables pour le festin. Parmi les hôtes qui accueillent les invités se tient une femme, Marie. Soudain, un groupe plus nombreux se présente, des exclamations joyeuses ponctuent les salutations :

– Philippe ! Nathanaël ! Vous avez pu nous amener Jésus, c'est un grand honneur ! Soyez les bienvenus !

Marie accueille les disciples de son fils, puis Jésus s'avance vers elle. Ils ne se sont pas vus depuis deux mois, mais le temps semble aboli dans cet échange de regards. Elle lui verse de l'eau sur les mains et lui tend la robe de fête, le vêtement de noces. Puis on entend des chants et des voix de jeunes filles : c'est la mariée qui arrive en cortège. La cérémonie se déroule dans la ferveur et la joie, les époux sont conduits sous le dais nuptial et l'on pose sur leur tête des couronnes de fleurs tressées. Le jeune homme passe l'anneau au doigt de sa bien-aimée en disant :

– Voici, tu m'es consacrée par cet anneau selon la loi de Moïse et d'Israël.

Puis tous prennent place pour le banquet. La fête bat son plein, les plats sont succulents et le service est entrecoupé de chants et de danses, quand la mère du marié attire Marie à l'écart, les larmes aux yeux :

– Il y a eu un problème dans la livraison du vin. Il ne reste plus rien.

Le vin épais et sucré que l'on boit coupé d'eau est la base des réjouissances qui vont durer huit jours ! Erreur ou négligence ? Est-ce que les disciples de Jésus étaient plus nombreux que prévu ? Peu importe car la noce est bel et bien gâchée ! La réputation de la famille du marié ne se relèvera pas de cette humiliation. Les serviteurs, atterrés, entourent leur maîtresse, ne sachant que faire, désolés et confus. Marie la reconforte et

ses mots font couler la paix dans les cœurs inquiets. Les serviteurs se mettent à sa disposition : s'il y a quelque chose à tenter pour sauver la situation, cette femme le fera ! Marie retourne au banquet, aperçoit Jésus, de loin, lui adresse un signe. Il se lève et la rejoint.

– Ils n'ont plus de vin, lui dit-elle.

Les serviteurs ont les yeux fixés sur lui : peut-être est-il si riche ou si influent qu'il pourra en trouver dans les heures qui suivent ?

– Femme, que me veux-tu ? répond-il. Mon heure n'est pas encore venue.

Ils frémissent en entendant ces mots. Ainsi, il ne les aidera pas ? Et comme il dédaigne cette pauvre femme ! Elle n'a pourtant rien dit de mal, elle n'a même pas demandé son aide, après tout. Elle se tourne vers eux :

– Tout ce qu'il vous dira, faites-le !

Décidément, elle est aussi courageuse qu'obstinée ! Tout est perdu, mais elle garde cette dignité paisible qui les bouleverse. Hélas, il est temps d'annoncer la mauvaise nouvelle au maître du repas. Jésus leur désigne alors les six jarres de pierre que les serviteurs ont vidées après leur utilisation pour les ablutions rituelles : le lavage des mains et des pieds.

– Remplissez d'eau les jarres, dit-il.

Les serviteurs se regardent. Chaque jarre contient cent litres ! Certains haussent les épaules, à quoi bon ? L'un d'eux s'empare d'une cruche dans chaque main et se dirige vers le puits. Il lance à ses compagnons :

– Qu'avons-nous à perdre ? La fête est gâchée, de toute façon !

Les autres, accablés ou confiants, le suivent. Ils obéissent malgré tout et remplissent les six jarres jusqu'au bord.

– Maintenant, leur dit Jésus, puisez et portez-en au maître du repas.

Cette fois, ce n'est plus la mauvaise humeur qui transparait sur leurs visages, c'est la panique. Servir de l'eau venant de ces jarres-là au puissant Mardochée, quel affront ! Celui qui a rempli les jarres le premier ordonne aux autres :

– Ne bougez pas, c'est moi qui vais y aller.

– Non, répondent-ils dans un élan de bravoure, nous venons tous avec toi.

Les convives déjà éméchés n'ont pas remarqué l'absence des serviteurs, ils ne s'étonnent pas non plus de voir passer cette petite procession et si Mardochée est un peu surpris, il n'en montre rien. Il goûte le breuvage qu'on lui sert et fait claquer sa langue en signe de satisfaction, puis appelle le jeune marié :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ils n'étaient pourtant pas toujours aidés ni soutenus, ils n'étaient pas toujours forts ni bien-portants, mais ils étaient armés de leur foi, de leur espérance et d'un « véritable amour ».

Donner ce que j'ai peur de perdre

Jalouser, c'est également avoir peur de perdre, c'est manquer de ce sentiment de sécurité qui nous rend capables de renoncer au superflu pour nous attacher à l'essentiel :

« Il y a bien des choses qui contribuent à rendre l'être humain supérieur au simple animal ; mais il y en a surtout trois. Il y a d'abord les lieux où la vie nous conduit ; puis il y a les gens que la vie nous fait rencontrer ; et enfin, il y a les choses que nous n'avons pas⁵⁰. »

Ayant beaucoup déménagé, j'ai dû renoncer à de nombreux objets auxquels je tenais. Pour trouver un juste milieu entre le superflu que nous pouvions abandonner en route et les repères dont les enfants avaient besoin pour se sentir chez eux, j'ai appris à constituer une sorte de malle de survie avec quelques objets qui nous ont suivis partout, notamment les jouets des enfants. Leurs bébés Corolle et leurs poupées Barbie sont à présent au grenier avec les Playmobil des garçons, mais jamais je ne les aurais laissés, même s'il fallait renoncer à tout le reste, car quand ils voudront les montrer à leurs propres enfants, ils les retrouveront intacts et chargés de très intenses souvenirs, ces après-midis de vacances qui passaient trop vite, les histoires que nous inventions ensemble, les chansons que nous écoutions tout en jouant.

Nous ne sommes pas jaloux quand nous avons tout ce dont nous avons besoin : cela paraît évident ! Mais notre problème n'est-il pas de déterminer ce dont nous avons réellement besoin ? Est-ce que nous ne nous créons pas de faux besoins ? Nous sommes d'éternels insatisfaits :

- soit parce que nous tendons à la perfection, ce qui est louable ;
- soit parce que nous jouons les enfants gâtés qui trouvent l'assiette du voisin plus appétissante que la leur.

Le bon placement

« Tout ce que j'ai tenu dans mes mains, je l'ai perdu. Mais tout ce que j'ai placé entre les mains de Dieu, je le possède encore », disait Martin Luther King. Voilà le secret ! Trouver le bon Banquier, celui qui veillera précieusement sur nos biens comme s'ils étaient les siens :

« Ne vous faites pas de trésors sur la terre, là où les mites et les vers les dévorent, où les voleurs percent les murs pour voler. Mais faites-vous des trésors dans le ciel, là où il n'y a pas de mites ni de vers qui dévorent, pas de voleurs qui percent les murs pour voler⁵¹. »

Il nous arrive de nous décharger de nos problèmes sur tous ceux que nous rencontrons : notre meilleure amie, notre collègue, la nounou, notre belle-sœur, mais plus nous nous épanchons et moins nous nous sentons soulagés. Est-ce que nous n'oublions pas de nous confier à celui qui nous écoute réellement et qui, lui, peut nous secourir et nous consoler ?

Dieu nous donne tout ce dont nous avons besoin ; il met sur notre route les bonnes personnes pour nous aider et nous faire grandir ; il nous fait tomber sur le verset biblique qu'il nous fallait pour éclairer notre journée ; il met sous nos yeux l'article qui répond à une question qui nous turlupinait depuis quelque temps ; il arrange une situation qui nous semblait ne pas avoir d'issue ; il tire un bien d'une épreuve qui ne nous semblait avoir aucun sens.

Nous pouvons ouvrir nos mains et lâcher ce que nous tenions avec crispation, nous pouvons oublier notre jalousie, car je n'ai

rien à envier à autrui : je suis fils et fille de Dieu, j'ai trouvé la meilleure place auprès de son cœur plein d'amour et elle ne me sera pas enlevée. Car rien ne peut me séparer de l'amour du Père manifesté en Jésus ; or, tout le reste n'est que balayures à côté de cette grâce.

« Repose-toi sur le Seigneur et compte sur lui. Ne t'indigne pas devant celui qui réussit, devant l'homme qui use d'intrigues. Laisse ta colère, calme ta fièvre, ne t'indigne pas : il n'en viendrait que du mal ; les méchants seront déracinés, mais qui espère le Seigneur possédera la terre. Encore un peu de temps : plus d'impie ; tu pénètres chez lui : il n'y est plus. Les doux posséderont la terre et jouiront d'une abondante paix⁵². »

47. Jean 3, 29.

48. Mgr Léonard, *L'Église au féminin, De la place de la femme dans l'Église*, EdB, 2014.

49. Pape François, *Amoris Laetitia*, n° 95.

50. Elizabeth Goudge, *Le pays du Dauphin vert*, 1944.

51. Matthieu 6, 19-20.

52. Psaume 36, 7-11.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous pourrions l'utiliser pour filtrer nos achats :

– est-ce que c'est vrai que j'ai besoin de cet objet, de cette robe ? Est-ce que c'est vrai que cette lessive lave plus blanc que les autres ? Est-ce que c'est vrai que cette pâte à tartiner garantira la bonne humeur de ma famille chaque matin ?

– est-ce que c'est bon pour mon budget que j'achète cet objet, est-ce que je ne mets pas l'équilibre financier du mois en péril ? Est-ce que j'ai de la place dans mes placards pour cette veste de plus ? Est-ce que ces céréales bourrées de sucre ou ces sodas aideront mes enfants à bien grandir ? Est-ce que ce livre dont tout le monde me parle me fera du bien ?

– est-ce que ce nouvel objet me sera réellement utile ou est-ce qu'il restera dans sa boîte une fois que j'aurai assouvi ma compulsion en l'achetant ? Est-ce que je ne peux pas remplacer ce plat surgelé de gratin de coquillettes par une casserole de coquillettes à la crème, un peu plus longues à préparer, mais tellement plus saines pour ma famille ?

Quelle légèreté nous goûtons à nous alléger en faisant le tri dans nos aspirations pour séparer nos envies de nos vrais désirs ! Ce sont des boulets, des poids morts que nous laissons au bord de la route pour mieux avancer.

Nous pourrions alors découvrir le profond désir d'amour qui nous habite : « Je n'ai plus de grands désirs, si ce n'est celui d'aimer », nous dit la Petite Thérèse.

58. 2 Rois 21, 25.

59. Ou : « *s'était appesanti* », Exode 7, 13-14.

60. Romains 7, 19.

61. Père Pierre Dumoulin, *Lire l'évangile de Jean avec Thérèse de Lisieux*, EdB, 2016.

62. Matthieu 7, 13-14.

63. Hébreux 12, 4.

64. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857, troisième partie, chapitre I.
65. Josué 2, 1-21 et 6, 22-25.
66. Hébreux 11, 31.
67. Jacques 2, 25.
68. Matthieu 21, 31-32.
69. René Laurentin, *Thérèse de Lisieux, Mythes et réalités*, éd. Beauchesne, 1972.
70. Christophe André, *Sérénité, 25 histoires d'équilibre intérieur*, éd. Odile Jacob, 2012, p. 47-48.
71. Article « Le désir le plus profond », blogue *Dieu ma joie*, du père Guy Simard (prêtre Oblat de la Vierge Marie à Montréal), 18 juin 2011.

Chapitre 7

MARIE - « ELLE L'EMMAILLOTA ET LE COUCHA »

La folie de l'Incarnation

– Mes pauvres enfants, il n’y a plus de place pour vous dans la salle commune, mais vous trouverez un peu plus loin une grotte qui sert d’étable. Vous y serez tranquilles et bien au chaud. Venez, je vous montre le chemin ! Appelez-moi cette nuit si vous avez besoin de quoi que ce soit. Ma fille est la sage-femme du village.

Joseph remercie la femme qui les accueille du mieux qu’elle peut dans la ville de Bethléem, surpeuplée en raison du recensement romain. Il regarde autour de lui : l’étable est chaude, mais quelle pauvreté, quel dépouillement ! Rien ne convient ici pour la naissance imminente d’un bébé ! Il pense à leur maison de Nazareth, au berceau qu’il avait sculpté avec tendresse en imaginant l’enfant qui s’y endormirait en souriant aux anges.

– Je suis désolé, Marie.

– C’est très bien ainsi, Joseph.

Il installe sa jeune épouse confortablement.

– Je vais te chercher quelque chose à manger.

– Joseph, il vaudrait mieux que tu ailles chercher la sage-femme.

– Déjà ?

Il regarde le visage de Marie, si paisible, si serein. À Nazareth, elle serait entourée de sa mère Anne et de ses amies et voisines ; ici, elle ne connaît personne, mais rien ne semble pouvoir troubler sa joie intérieure.

– J’y vais tout de suite.

Dans la clarté de cette nuit froide semée d’étoiles, Marie met au monde son fils premier-né. Elle l’emmaillote dans les langes qu’elle a cousus au long des veillées familiales à Nazareth, et le couche au creux de la mangeoire, berceau de fortune pour le plus beau des enfants des hommes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour cela, selon l'abbé Pierre-Hervé Grosjean, les établissements catholiques ont un grand rôle à jouer :

« Il ne faut pas vouloir simplement en faire des hommes et des femmes cultivés, solides et libres ! Il faut viser plus loin, plus haut. Il faut révéler à ces jeunes leur mission, les élever dans la conscience de cette mission et de ces enjeux pour le monde. Tous ne comprendront pas. Tous ne seront pas au rendez-vous. Mais tous doivent l'entendre. Et les plus généreux, les plus ardents, les plus magnanimes seront alors heureux de se laisser former, de se préparer, de se savoir attendus⁹⁰. »

Tout appel est un mystère, nous dit Sophie Lutz, et tout le monde est appelé, à sa mesure, qu'il soit pauvre ou riche, malade ou bien-portant, fragile, handicapé :

« Philippine aurait-elle aussi une vocation spéciale ? De même que la contemplative s'enferme volontairement pour se donner à Jésus, la personne handicapée est, involontairement, prisonnière dans le cloître de la souffrance. Mais mon enfant n'est pas seule, plongée dans l'absurdité, elle est avec Jésus, qui l'appelle à vivre avec lui un mystère auquel nous n'avons accès que si nous posons un acte de foi. [...] Une vocation est un appel, que l'on peut accepter ou refuser. Ma responsabilité est de ne pas empêcher le oui de Philippine par mes résistances, mes refus, qui peuvent l'inquiéter, lui faire peur ou lui faire croire que je ne crois pas le bonheur possible pour elle. Prisonnière de son handicap, Philippine reste libre en secret face à Dieu⁹¹. »

Multi-tâches et multi-switch

Dans un livre sur les relations hommes-femmes, à la fois très drôle et profond, l'auteur italien Andrea Torquato Giovanoli nous décrit la femme comme étant « multi-tâches » et l'homme comme étant « multi-switch » :

LA FEMME :

Comme quand on rentre chez soi et qu'on trouve la salle de bains à moitié inondée, les petits en émoi et sa femme en pleine crise d'hystérie : votre pardessus encore sur le dos, vous mettez un dessin animé pour calmer les enfants afin de pouvoir aider votre douce moitié à éponger le sol, vous lui demandez ce qui s'est passé et elle vous répond candidement que c'est la

petite qui a ouvert l'eau du bidet et qui s'est mise à jouer avec le flacon de liquide pour lavage intime. Lorsque vous lui demandez pourquoi elle ne l'a pas arrêtée (ou empêchée : il suffisait de garder la porte de la salle de bains fermée ; on sait bien qu'à deux ans, les enfants ont la curieuse particularité de se déplacer en toute autonomie insouciant à la maison) et elle, entre piquée au vif et choquée, vous répond sur ce ton de quelqu'un sur le point d'énoncer une évidence : « Mais mon trésor, j'étais en train de charger la machine à laver, pendant que le dîner cuisait et que je mettais la table tout en répondant au téléphone à ma mère. »

L'HOMME :

L'homme, en effet, a comme une sorte de levier de changement (ce qui, formulé ainsi, ne semble pas très élégant), disons une sorte d'interrupteur cérébral qui lui permet de passer par exemple du mode « maison » au mode « travail », en concentrant le meilleur de lui-même dans cette circonstance unique pour obtenir le meilleur résultat possible. Mais ce n'est pas qu'il se moque du reste, soyons bien clairs, c'est juste que, à ce moment-là, il réussit tout simplement à ne pas y penser.

Ainsi, alors que la femme, quand elle est au travail, ne peut pas ne pas penser à ce qu'elle a laissé à la maison (tâches ménagères, proches à s'occuper, etc.), ou quand elle est avec ses amies, ne peut pas faire abstraction de son mari et de ses enfants, l'homme, grâce à son don *multi-switch*, lorsqu'il est sur son lieu de travail, est en mesure de ne pas penser à autre chose que ce qui concerne exclusivement ce domaine ; ou quand il est avec ses proches, il jouit pleinement de leur compagnie, sans penser à des tâches de travail ; ou encore, il peut se divertir en paix avec ses amis sans avoir le cœur déchiré de nostalgie en pensant à sa femme et ses enfants laissés seuls à la maison⁹².

Son approche est éclairante et mieux formulée que le très classique : « Les hommes ne pensent qu'à une chose à la fois » !

La grâce d'être femme

À l'heure où la théorie du genre provoque bien des dégâts, il serait bon de revenir à la spécificité homme/femme : la grâce d'être femme – comme le disait Georgette Blaquièrre⁹³ – et la grâce d'être homme. Mon mari, qui visite beaucoup

d'entreprises, me faisait remarquer que la plupart des femmes qui occupent des postes importants se sentent obligées d'adopter un fonctionnement masculin qui ne leur est pas forcément bien adapté, mais qu'elles compensent en devenant dures et intransigeantes. Elles grimpent les échelons en se faisant détester. Rares, mais rayonnantes sont celles qui s'élèvent en s'appuyant sur leurs qualités féminines ; le résultat est une équipe heureuse et équilibrée où il fait bon travailler. Cependant, ce n'est pas si facile et celles qui en sont là ont dû bien souvent en faire plus que les hommes avant d'être acceptées et respectées. C'est vrai qu'à valeur égale, le monde du travail est, de façon injuste, plus exigeant pour les femmes.

Il en va de même dans les associations ou les paroisses : la femme n'est pas – et n'a surtout pas à être – un prêtre au rabais ! Pour Georgette Blaquière, le secret du ministère de la femme est caché dans l'onction de Béthanie et reste encore à découvrir :

« *Partout où l'Évangile sera proclamé – dans le monde entier –, on racontera, en souvenir d'elle, ce qu'elle vient de faire*⁹⁴. »

Le grec traduit : « *en mémoire d'elle* » ; c'est ce même terme de *mémorial* qui est utilisé pour les sacrifices offerts à Dieu. Ce mot est très fort car il atteint son point culminant dans la célébration eucharistique : « Vous ferez cela en mémoire de moi. »

La vocation de la femme est donc immense : alors que les grands-prêtres de l'Ancienne Alliance présentaient à Dieu des animaux morts, la femme offre à Dieu le Corps vivant de Jésus et, en Jésus, chacun de ceux qui lui sont proches.

Si la femme est appelée à être soumise, c'est à la façon d'un levier ou d'un cric : pour mieux soulever le monde et le donner à Dieu. Aujourd'hui, cette notion de soumission nous fait bondir car nous n'en avons vu que le côté obscur : l'écrasement,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Yves Semens fera connaître au grand public la « théologie du corps » de Jean-Paul II ; par exemple, en 2003, il publie *La sexualité selon Jean-Paul II*¹⁰⁶ et donne cette conclusion :

« Sexualité et sainteté... Avec Jean-Paul II, ce que l'on osait à peine penser devient une évidence : ces deux dimensions de la vie humaine et chrétienne sont définitivement associées. La sexualité est d'essence divine. »

On est bien loin aujourd'hui de la notion de « péché permis » qui a fleuri au temps du jansénisme :

« Nous ne pouvons considérer en aucune façon la dimension érotique de l'amour comme un mal permis ou comme un poids à tolérer pour le bien de la famille, mais comme un don de Dieu qui embellit la rencontre des époux¹⁰⁷. »

« L'érotisme le plus sain, même s'il est lié à une recherche du plaisir, suppose l'émerveillement¹⁰⁸. »

S'émerveiller, voilà le secret d'une sexualité réussie et heureuse ! S'émerveiller devant le corps de l'autre, magnifique dans le don de soi, sublime dans son abandon, émouvant car marqué par les stigmates des accouchements, des problèmes de santé rencontrés, d'un accident, d'une faiblesse... S'émerveiller de cette rencontre des corps qui se complètent et s'emboîtent comme deux pièces d'un puzzle pour ne plus faire qu'une seule image... et cette image est l'image de Dieu !

« Car l'homme est créé à l'image et à la ressemblance du Dieu qui est lui-même Amour. Dieu l'ayant créé homme et femme, leur amour mutuel devient une image de l'amour absolu et indéfectible dont Dieu aime l'homme. Il est bon, très bon, aux yeux du Créateur¹⁰⁹. »

Quelle puissance et quelle audace dans cette conception de la sexualité qui est celle de l'Église ! On n'est plus dans la libération, mais dans la liberté, la liberté des enfants de Dieu qui ont reçu l'amour comme un don gratuit et merveilleux de leur Créateur, afin de grandir dans le bonheur et dans le plaisir. Il est

bon, il est très bon de vivre la grande aventure du mariage chrétien.

Faire le premier pas

Dans son discours inaugural du 20 janvier 1961, le jeune président américain John Fitzgerald Kennedy disait : « Ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, mais ce que vous pouvez faire pour votre pays. » J'ai envie de le paraphraser : « Ne te demande pas ce que ton mari (ta femme) peut faire pour toi, mais ce que tu peux faire pour ton mari (pour ta femme). »

Cela renverse la perspective : je ne suis plus passive, mais active ; je ne suis plus dans l'attente amère et frustrée, mais dans le don généreux. C'est en construisant le bonheur de l'autre que je reçois le bonheur en surabondance, comme le dit saint François d'Assise : « Car c'est en donnant que l'on reçoit, c'est en s'oubliant que l'on se trouve. » (*Prière simple*)

Tobie nous le rappelle :

« Eh bien, Seigneur, ce n'est pas un désir passager qui me fait épouser la femme que voici, mais la fidélité envers toi. Veuille avoir pitié d'elle et de moi, et accorde-nous de vivre ensemble jusqu'à un âge avancé¹¹⁰. »

En grandissant dans l'amour de Dieu, nous grandissons dans l'amour de notre conjoint et de nos enfants, de nos proches ; en grandissant dans l'amour de notre conjoint, par la rencontre sexuelle, mais également par la tendresse, la complicité, le soutien, l'attention, nous grandissons dans l'amour de Dieu.

Que chaque couple puisse recevoir la bénédiction qu'invoque le père de Sarra sur ses enfants¹¹¹ :

« Accorde-leur, ô Maître, miséricorde et salut ; fais qu'ils arrivent ensemble au terme de leur vie dans l'allégresse et la miséricorde. »

95. *L'écume des jours*, de Boris Vian, publié en 1947. Je n'ai pas vu le film, j'éprouve une réticence à aller voir les films qui sont tirés des livres que j'ai aimés ; dans les rares occasions où cela m'est arrivé, j'ai été trop déçue.
96. Tobie 3, 16-17.
97. Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, chapitre X.
98. *Un cadavre dans la bibliothèque*, 1942, chapitre 15.
99. *Le Mystère Henri Pick*, Gallimard, 2016, page 164.
100. Éditions Grasset et Fasquelle, 2006.
101. *Au quotidien avec l'Esprit Saint*, EdB, 2015.
102. 1 Jean 4, 7.
103. *Amoris Laetitia*, 74.
104. Chanson « Femme libérée », du groupe Cookie Dingler, 1984.
105. D'après le titre du livre d'Olivier Florant, sexologue et théologien, *Ne gâchez pas votre plaisir, il est sacré : pour une liturgie de l'orgasme*, Presses de la Renaissance, 2009.
106. Presses de la Renaissance.
107. Pape François, *Amoris Laetitia*, 152.
108. *Ibid.*, 151.
109. *Catéchisme de l'Église catholique*, § 1604.
110. Tobie 8, 7. Traduction de la Bible en français courant.
111. Tobie 8, 17.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

y a un problème avec les enfants ? » J'explique ce qu'il m'arrive et tous se tournent vers un des conseillers municipaux, dont j'apprends qu'il est électricien de métier. Il me raccompagne chez moi et nous découvrons la coupable : la cafetière qui fuit et qui a fait sauter le disjoncteur. Ces deux événements m'ont montré que, même si j'ai un problème, je trouverai toujours sur mon chemin des gens généreux prêts à me venir en aide et à secourir mes enfants.

Quand nous disons à Dieu, notre Père et notre Providence : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour », nous ne prêtons pas grande attention aux mots que nous prononçons : « aujourd'hui », « de ce jour », mais, dans notre tête, c'est le pain d'hier, de demain, du mois prochain, de la semaine dernière... Nous ne savourons pas l'endroit et le moment où nous sommes, nous nous dispersons dans un ailleurs qui ne nous satisfait pas parce que personne ne nous y attend, personne ne nous y a donné rendez-vous. La grâce qui doit nous combler réside dans l'instant présent, mais si nous n'y sommes pas, elle flétrira comme une fleur sans eau et nous serons mécontentes de notre journée et de nous-mêmes.

Balayons donc les regrets et les espoirs : « Quand mes enfants étaient petits... », « Quand mes enfants seront grands... », pour vivre ce jour pleinement avec eux. Regardons-les vraiment, aujourd'hui ; écoutons-les vraiment, aujourd'hui. Ils sont le cadeau que nous offre cet instant unique que nous ne revivrons plus : maintenant.

Femmes pressées

Dernièrement, je passais devant une école à l'heure de la rentrée du matin. Devant moi, un monospace redémarre, conduit par une jeune femme blonde. Je le suis jusqu'au feu rouge où

nous nous arrêtons ensemble. Je vois alors cette jeune maman sortir une brosse à cheveux et se coiffer en se regardant dans le rétroviseur. Son geste m'a émue, j'imagine le stress matinal et la course aux manteaux, chaussures, cartables. Au prix d'un effort qui se renouvelle chaque matin, les enfants sont à l'heure à l'école, je peux en témoigner, mais la maman n'a pas eu le temps de se coiffer. Non seulement elle n'a pas eu le temps, mais elle avait prévu qu'elle ne l'aurait pas puisqu'elle gardait cette brosse dans sa voiture ou dans son sac !

Aujourd'hui, mes levers sont plus calmes puisque mes enfants partent seuls au lycée ou à l'école de puériculture, sauf le jour de la course d'orientation où il faut quitter la maison à 7 h 10 ! Mais pendant des années, j'ai connu cette course avec cinq petits, pas toujours bien réveillés – quatre sur cinq ne sont vraiment pas du matin, comme mon mari d'ailleurs.

J'avais l'impression d'être en permanence une femme pressée, dans tous les sens du terme : pressée par le temps et pressée comme un citron, pressurée, vidée de son jus ! Je trouve pourtant que mon sort était enviable car, travaillant à la maison, je pouvais gérer mes horaires, quitte à terminer le soir quand les enfants dormaient. Quand je vois ma jeune collègue jongler avec quatre enfants en bas âge, des responsabilités professionnelles importantes, des déplacements à Paris, l'absence de son mari une partie de la semaine, et rester toujours souriante et disponible, à l'écoute de façon authentique, je suis admirative ! Beaucoup de femmes autour de nous sont des héroïnes et même des saintes, oui, j'ose le dire, puisque Zélie Martin a expérimenté cette forme de sainteté, avec l'aval de l'Église qui l'a canonisée.

Nous ressemblons parfois à l'éponge de la Passion, remplie de vinaigre – nos ras-le-bol, nos récriminations, nos larmes amères, nos découragements, nos épuisements – mais que Jésus a

embrassée avec amour. Nous pouvons déposer notre amertume sur ses lèvres et le laisser nous relever par un baiser !

Femme de listes

Empêtrée dans ses *To Do List* – ces listes interminables des choses à faire – avec son humour habituel, Hélène Bonhomme, la fondatrice du site fabuleusesaufoyer.com, dans sa chronique du 24 janvier 2017, nous fait part de sa grande découverte qui consiste à remplacer sa *To Do List* par une *Liste de gratitude* :

« Cette merveilleuse satisfaction du travail accompli, lorsque TOUS les points de votre liste disparaissent sous un gros trait de feutre noir. [...] Il n’y a pas si longtemps, j’ai décidé que je ne voulais pas courir toute ma vie pour finalement me réveiller à 90 ans et regretter de ne jamais avoir profité du paysage. [...] En gros, je vis une journée de mère normale, bourrée d’imprévus, et APRÈS je fais la liste. Je change juste d’ordre, quoi. Ensuite, je m’offre un énorme kiff : je barre tout ce que j’ai fait. [...] Et là je me sens tellement bien. Parce que je barre. Parce que je coche. Parce que j’ai accompli des choses. Ouais, j’ai fait 1000 trucs aujourd’hui ! [...] Vous ne pouvez pas TOUT FAIRE ! Mais vous pouvez vivre... et faire la liste de toutes les belles choses que vous vivez. »

Avec la mode du scrapbooking, nous sommes revenus sur le concept précieux de la préservation de la mémoire, comme au temps des bons vieux albums-photos que le numérique a fait disparaître, mais qui renaissent sous une forme différente avec les cahiers des merveilles ou autres carnets de bord. Photos, dessins d’enfants, réflexions amusantes qu’on a envie de conserver, événements heureux ou difficiles, célébrations, c’est toute la vie de famille qui se révèle dans ces pages joliment décorées.

Nous avons commencé un *Journal de famille* à la naissance de notre cinquième enfant et nous en avons rempli trois ou quatre volumes avant d’abandonner avec l’adolescence. Mes enfants s’y replongent parfois, les dimanches après-midi pluvieux, ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les voit marcher librement en chantant en compagnie d'un quatrième homme (Daniel 3, 25) :

« Ces trois hommes, Sidrac, Misac et Abdénago, tombèrent, ligotés, au milieu de la fournaise de feu ardent. Or ils marchaient au milieu des flammes, ils louaient Dieu et bénissaient le Seigneur. [...] Le roi Nabucodonosor fut stupéfait. Il se leva précipitamment et dit à ses conseillers : “Nous avons bien jeté trois hommes, ligotés, au milieu du feu ?” Ils répondirent : “Assurément, ô roi.” Il reprit : “Eh bien moi, je vois quatre hommes qui se promènent librement au milieu du feu, ils sont parfaitement indemnes, et le quatrième ressemble à un être divin.” »

Si nous ne pouvons pas dire à nos adolescents ou à nos enfants adultes : « Pourquoi ne pas confier cette épreuve dans la prière ? », nous pouvons les assurer que nous prions pour eux, que nous les portons dans notre chapelet, que nous les confions à Jésus Vivant au moment de l'élévation, que nous allumons un cierge pour eux. L'une de mes filles, dans une passe très difficile, ne parvenait plus à prier ; mais elle me dit un jour : « Je suis entrée dans une église pour mettre un cierge. »

Tout ce que nous avons semé en eux fleurira un jour, dans le secret, sans que nous sachions quand ni comment, mais de façon certaine, surtout si nous avons « cassé la tête » à Dieu, comme la veuve importune de l'Évangile, en lui confiant inlassablement ceux que nous aimons.

Combien de mamans sont tombées à genoux devant leur coin-prière ou ont touché discrètement leur chapelet dans leur poche au bureau, parce que leur enfant passait le bac, un oral d'admission, un entretien d'embauche ? Ma grand-mère me disait : « Petits enfants, petits soucis ; grands enfants, grands soucis. » Cela ne concerne pas les problèmes de santé, bien entendu, mais c'est vrai que le stress maternel augmente proportionnellement aux enjeux de nos bambins, au fil des années, de l'anniversaire de la meilleure amie de notre fille à

l'écrit de Sciences Po, de la première rédaction au permis de conduire.

J'aime rappeler la persévérance de la mère de Jeanne d'Arc. Elle aurait pu se faire toute petite après l'échec apparent de l'épopée de sa fille. En effet, Jeanne d'Arc, sa mission de redonner un roi à la France ayant été accomplie, est brûlée vive le 30 mai 1431 sur la place du Vieux-Marché à Rouen comme étant « schismatique, menteuse, hérétique et blasphématrice », elle qui se disait investie d'une mission divine ! Or, la mère de Jeanne ne baisse pas les bras : après vingt-cinq ans de lutte opiniâtre, elle obtient que son procès soit cassé par le pape Calixte III en 1456 et que Jeanne soit réhabilitée. Élevée au rang de martyre, elle est béatifiée en 1909 et canonisée en 1920, puis elle est proclamée patronne de la France en 1922, après la Vierge Marie et avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ce qu'obtient la ténacité d'une mère !

Le préféré

Je me souviens d'avoir reçu pour un entretien, quand nous habitions à Libreville, une très vieille « mamma », mère de plusieurs enfants, grand-mère et arrière-grand-mère, et qui nous confia, d'une petite voix triste : « Maman préférait ma sœur. » Après tant d'années, la douleur était intacte.

Je pense aussi, dans le film *Le Retour du roi* (volet 3 du *Seigneur des Anneaux*), à Denethor, l'odieux père des princes Boromir et Faramir, qui n'a jamais caché sa préférence pour son fils aîné, jusqu'à ce dialogue terrible : « Père, souhaiteriez-vous donc que nos places aient été échangées... Que je sois décédé et que Boromir ait vécu ? » « Oui... oui, je le souhaiterais. »

Dans une fratrie, les enfants sont des comptables pointilleux de ce que chacun reçoit. Notre quatrième fille a su dire le mot

« équitable » avant de prononcer « papa » ou « maman » ! Quand on ouvrait un paquet de bonbons, de ses petites mains, elle en faisait, bonbon par bonbon, quatre tas sur la table pour que le partage soit « équitable » !

Ce qui blesse le plus un enfant, ce n'est pas une préférence réelle ou supposée, c'est l'injustice. Ce qui fait souffrir, c'est quand un enfant reçoit davantage que les autres, c'est quand telle fille n'est jamais grondée, c'est quand tel garçon n'est jamais félicité... « Peut faire mieux ».

Nous écoutons souvent Jean-Jacques Goldman dans la voiture et, un jour, mes enfants relèvent ces paroles :

« Elle porte les stigmates de leur peine et de leur sang
Comme une mère préfère un peu son plus fragile enfant¹³³. »

« Ah ! tu vois ! » me disent-ils. Je leur explique alors que c'est vrai, mais que ce qu'ils n'ont pas compris, c'est que le « plus fragile enfant » n'est pas déterminé une fois pour toutes.

Un jour, ce sera toi et le lendemain, ton frère, ta sœur. Ce sera celui qui est malade, celui qui traverse une période de cauchemars qui le réveillent la nuit, celui qui se fait opérer des dents de sagesse, celui qui a un contrôle demain, celui qui s'est fait humilier devant toute la classe, celui qui est resté sur le banc des remplaçants pendant le match de foot, celui qui s'est disputé avec son meilleur ami...

Comme l'écrivait Victor Hugo :

« Ô l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier¹³⁴ ! »

Chacun en a sa part...

... et tous l'ont tout entier.

¹²⁴. Aleteia, article du 11 janvier 2017.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Parfois, il nous serait si facile de fermer les yeux pour ne plus voir ce qui se passe et ne plus avoir à décider, de nous laisser dériver au fil du courant, de fuir nos responsabilités : après moi le déluge...

Les neurosciences nous expliquent que la fuite trouve son origine dans notre cerveau reptilien, ancestral, instinctif, rapide à réagir, mais rigide et peu adapté au changement ; face à un danger, il nous entraîne à réagir de trois façons (*flee, freeze or fight*) :

- la fuite ;
- la sidération : nous sommes paralysés, tétanisés ;
- l’attaque.

La fuite elle-même prend bien des formes :

- le déni : nous ne voulons pas affronter la réalité ;
- les addictions : nous compensons dans la nourriture, l’alcool, la cigarette, le surmenage au travail, le sport à outrance... ;
- la dispersion : nous papillonons sans parvenir à nous recentrer sur un objectif, notre énergie est gaspillée ;
- le chantage : nous affronterons ce problème dès que nous aurons obtenu telle chose ou quand nous aurons plus de temps, quand nous serons plus riches, quand nous aurons déménagé... ;
- le surinvestissement : nous misons tout sur une personne, un objet ou une activité qui doit nous combler, par exemple sur notre conjoint ou l’un de nos enfants.

Mais personne ne peut passer toute sa vie à fuir.

Tout, mais pas l’indifférence

Saint Ignace de Loyola parle de « l’indifférence » comme principe de base pour les *Exercices Spirituels*, comme condition de notre mise en marche spirituelle. Attention, il ne s’agit pas de se blinder, de renoncer à la compassion ou à la

sensibilité pour se construire une carapace. L'idée est au contraire de faire un tri dans notre vie, de détacher certains liens, de nous libérer de certaines entraves. Nous avons à rester maîtres de ce qui nous entoure, de nos biens, de nos sentiments, de notre temps, de nos compétences... sans jamais en être esclaves.

Les biens que nous possédons sont des moyens d'avancer, de grandir en humanité, des instruments qui ont à rester à notre service, et non pas à nous dominer. Je pense bien sûr à nos smartphones, ordinateurs et autres tablettes, si chronographes et addictifs. Celui qui parviendrait à bloquer la transmission des ondes internet paralyserait le monde en quelques minutes ! L'expression « mettre tous ses œufs dans le même panier » n'a jamais été aussi vraie qu'avec un smartphone performant : on y met ses messages, ses contacts et ses photos, bien évidemment, mais aussi son agenda, son carnet de santé, ses chansons préférées, ses films, ses e-books, ses performances sportives, le suivi de son poids, ses billets de train, ses comptes bancaires, ses recettes de cuisine, ses e-commerces et je ne parle pas des jeux. Les actualités, la météo ? Une application ! S'orienter dans une ville ? Une application ! Commander un taxi, trouver un covoiturage ? Une application ! Fermer ses volets ? Une application !

Je pourrais continuer comme ça, je ne serais pas assez rapide pour suivre les applications qui se créent chaque jour. Quant aux moteurs de recherche, ils mettent toutes les régions du monde et tous les domaines de la vie à portée de clic.

Sommes-nous pour autant plus proches les uns des autres ? Certes, nous savons tout de la vie de nos « amis » de Facebook, ce qu'ils ont fait ce week-end et ce qu'ils ont mangé hier soir, bien sûr que cela peut créer du lien, surtout quand nous habitons loin les uns des autres. Mais ne zappons-nous pas très vite pour

passer à l'information suivante ? Les portons-nous vraiment dans notre cœur et dans notre prière ? Si ce n'est pas le cas, à quoi cela nous sert-il ?

Pas si facile !

Avec nos deux mille ans de recul et notre connaissance de l'Évangile, nous nous disons parfois : si j'avais été à la place des apôtres, je n'aurais pas réagi comme eux. Ils râlent, ils se disputent, ils ne comprennent rien, ils s'enfuient, ils résistent ! Quels disciples en carton, comme diraient mes enfants ! Hum... si nous nous regardons de près, dans nos paroisses ou dans nos groupes, nous ressemblons beaucoup aux proches de Jésus : tensions, jalousies, dissensions, récriminations, comparaisons... Nos défauts franchissent le seuil de l'église avec nous, non ?

Et la vie avec Jésus n'était pas facile tous les jours ! Reprenons par exemple cet épisode de la Samaritaine vu du côté des apôtres¹⁴⁶ :

– Les disciples vont en ville acheter à manger, laissant Jésus seul près du puits.

– Ils reviennent tout contents, ils ont de quoi faire un repas sympathique. Ils voient Jésus parler avec une femme, ils sont surpris et choqués, mais ils commencent à en avoir l'habitude et ne disent rien.

– Ils restent à l'écart, puis quand la femme s'en va, ayant tout préparé, ils appellent Jésus : « Viens manger. »

– Réponse de Jésus : « ***J'ai de quoi manger.*** » Hein ? On a fait tout ce trajet, tous ces préparatifs pour rien ? Et d'ailleurs, en l'observant de loin, on ne l'a pas vu manger quoi que ce soit !

– Ils commencent à discuter entre eux : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? Mais nous n'avons vu que cette femme ? Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 15

UNE FEMME AU DÉSERT - « CETTE NOURRITURE MISÉRABLE »

La gratitude

Nous avions faim et les hommes récriminaient. Quelques femmes aussi pleuraient en gémissant : nous aurions dû rester en Égypte car nous allons mourir de faim dans ce désert, et nos enfants avec nous. Mais nous nous disions entre nous : ici, nous sommes ensemble, ici, nous sommes libres ! Cependant, l'inquiétude nous tenaillait.

Et puis Moïse nous a promis qu'au matin, nous mangerions le pain que Dieu ferait pleuvoir du ciel. C'est ainsi qu'à l'aube, les hommes sont sortis. Une couche de rosée recouvrait le sol et quand elle s'évapora, il y avait à la surface du désert une fine couche comme du givre. Nous en avons ramassé et nous en avons mangé. C'était très bon ! Dans la bouche de chacun, la manne prenait le goût que l'on voulait lui donner. Nous ne pouvions pas en garder, car elle pourrissait, mais elle nous était redonnée chaque matin.

C'était si rassurant de savoir que le Seigneur notre Dieu pensait à nous chaque matin comme nous-mêmes pensions à nos enfants, et qu'il nous préparait à manger. Tous les matins, nous mangions à satiété.

Un jour viendra où nous habiterons la terre que le Seigneur nous a promise, alors nous cultiverons et mangerons les produits du sol. Mais aujourd'hui, dans ce désert, Dieu veille sur nous et prend soin de nous ; chaque matin, il fait pleuvoir du ciel le pain qui nourrit nos corps et réjouit nos cœurs.

(D'après Exode 16, 1-35)

Au début, la manne est appréciée car elle prend pour chacun le goût qu'il désire :

« Tu donnais à ton peuple une nourriture d'ange ; tu envoyais du ciel un pain tout préparé, obtenu sans effort, un pain aux multiples saveurs qui comblait tous les goûts, substance qui révélait ta douceur envers tes enfants, qui servait le désir de chacun et s'accordait à ses vœux¹⁶³. »

Puis ils s'en lassent : ils en ont mangé durant quarante ans ! Mais, après tout, un Français mangera sa baguette tous les midis, un Gabonais se réglera des bâtons de manioc et un Italien de pâtes, jour après jour.

Ne soyons pas des enfants gâtés qui se lassent des bienfaits de Dieu : les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas si nous les accueillons avec un émerveillement toujours renouvelé, en nous demandant quelle bonne surprise nous attend aujourd'hui.

Seul Mozart tiendra ses promesses

Dans sa « chronique du siècle¹⁶⁴ » du mercredi 11 janvier 2017, qui traitait avec humour des prédictions de début d'année, Thierry Samitier concluait par ce constat désabusé : « Ne nous leurrions pas, bonnes gens ; 2017 : seuls ceux qui n'attendent rien ne seront pas déçus. » Mais il ajoute : « Dans ce tohu-bohu de débats, de discours et de messes, seul Mozart tiendra ses promesses. »

En l'écoutant ce jour-là dans la voiture, après avoir déposé mon fils et le petit voisin devant le lycée, je l'interprétai ainsi : l'avenir ne s'annonce pas rose au plan social, économique, politique, écologique, climatique, mais, dans ce tourbillon de mauvaises nouvelles et de tensions, il restera toujours l'art, il restera toujours la beauté, il restera toujours la musique ou la danse, la peinture ou le premier perce-neige, un coucher de soleil, un oiseau sur une branche, pour que nous puissions réaliser cette vérité : notre monde, quelles que soient les bêtises que nous avons faites, est bon et beau.

Les enfants continueront encore longtemps à ramasser les marrons dans les parcs publics et à s'étonner qu'ils perdent si vite leur bel éclat neuf ; les chats continueront à chercher un rayon de soleil pour s'étendre de tout leur long et profiter béatement de sa chaleur ; les chiens continueront à creuser frénétiquement autour d'un trou de mulot ; les amoureux continueront à refaire le monde sur un banc sans se préoccuper de personne. Et Mozart, Tchaïkovski et Gounod continueront à tenir leurs promesses.

Hasard ou Providence

Croyons-nous que Dieu s'intéresse à tous les détails de notre vie ? Croyons-nous que nous pouvons nouer un dialogue avec lui et qu'il nous répondra par mille petits signes de son attention et de son amour ? Comme aiment à le répéter les Jésuites : « On voit la Providence partout ou nulle part ! »

Tel est le paradoxe : nous sommes voulus par Dieu infiniment libres – et donc, pour rien au monde, il ne s'imposerait à nous –, mais si c'est nous qui faisons le premier pas, comme il s'empresse de nous répondre ! Il le fait à la manière d'une maman qui n'attend qu'un geste de son fils adolescent pour enfin s'autoriser à le prendre dans ses bras.

Quand nous demandons quelque chose à Dieu, nous disons très vite que nous ne sommes pas exaucés. Mais avons-nous bien vu ? Cette rencontre, cette lecture ne sont-elles pas la réponse que nous attendions ? Cette phrase entendue et qui produit en nous un déclic, n'est-elle pas un signe de Dieu dans notre vie ?

Une de mes filles nous répète sans cesse : « J'ai la poisse, je n'ai vraiment pas de chance ! » Pourtant, elle n'a jamais connu d'échecs, jamais redoublé, tout le monde l'apprécie pour sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chacun de nous sait que notre amour sera plus fort que les dissensions.

Il est malheureusement très facile de se brouiller en famille car les raisons ne manquent pas : un héritage, une jalousie entre deux frères qui s'exacerbe à l'âge adulte, une épouse qui ne s'entend pas avec ses beaux-parents, des divergences dans l'éducation des enfants (on trouve souvent ceux des autres insupportables), des opinions politiques qui s'affrontent... Si on n'a pas pris l'habitude de se parler pour dissiper les tensions ou les malentendus, la distance se creuse et personne ne veut faire le premier pas.

J'ai aimé ce témoignage lu dans une revue : une personne ne parlait plus à sa sœur depuis trois ans car celle-ci s'était mariée contre l'avis de sa famille et avait coupé les ponts. Cette personne en voulait beaucoup à sa sœur, mais, peu à peu, la tristesse a remplacé la colère. Elle a commencé par prier pour sa sœur, puis, un jour, elle lui a envoyé une photo d'elles deux, petites, en mettant en commentaire : « On s'amusait bien, n'est-ce pas ? » Sa sœur, qui souffrait sans doute de son côté, a aussitôt saisi la perche tendue et les deux sœurs ont pu se rencontrer, ce qui a entraîné une réconciliation générale dans la famille.

Ce n'est pas toujours aussi simple car beaucoup de souffrances naissent et grandissent sur des malentendus. Récemment, nous sommes tombés des nues lors d'une discussion avec nos enfants, réunis pour un anniversaire. Une de nos filles était surnommée « bande à part » par ses frères et sœurs car elle s'excluait volontiers des jeux ou des discussions. Elle nous a confié qu'elle avait tout le temps peur d'être mise de côté, si bien qu'elle préférait s'exclure d'elle-même avant d'être rejetée. Ses frères et sœurs ont été stupéfaits d'entendre cela et elle, de son côté, a été très étonnée en comprenant que s'ils se montraient

parfois durs avec elle, c'est qu'ils lui reprochaient ses absences parce que sa participation à leurs activités leur manquait. Comme nous sommes compliqués ! Souvent, nous nouons nous-mêmes les nœuds qui nous attachent !

La prière en famille est un ciment indispensable quand les enfants sont petits :

« Il faut susciter la prière dans votre famille, la proposer à vos jeunes enfants, recommande Mère Teresa. Apprenez-leur à prier, car un enfant qui prie est un enfant heureux, une famille qui prie est une famille unie. »

Ce rendez-vous quotidien – ou, si c'est trop compliqué, le dimanche soir, par exemple, avant que chacun ne reprenne ses occupations de la semaine –, qui réunit parents et enfants, grands et petits, permet de se demander pardon, de confier au Seigneur nos inquiétudes, de partager nos joies, de célébrer nos réussites.

Quand les enfants grandissent et envoient tout promener, nous ne pouvons pas les obliger à prier, mais nous pouvons leur montrer que nous continuons à les porter dans la prière. Gardons un coin-prière et montrons-leur que nous le fréquentons. Mon mari et moi l'avons installé dans notre chambre et nous avons collé des photos de tous nos enfants comme un signe concret que nous parlons d'eux à Dieu dans notre prière.

Un tremplin vers le monde

Peut-être que ma famille peut sembler à certains très (trop) fusionnelle, fonctionnant selon des rapports affectifs très (trop) étroits, je le sens bien à certaines réflexions qui me sont faites, mais je pense que très unie n'est pas « enfermante », au contraire. Elle laisse la place à la différence, elle est un tremplin vers le vaste monde. Mes enfants n'ont pas encore trente ans, mais ils ont déjà voyagé seuls dans bien des pays : l'Angleterre,

les États-Unis, le Sénégal, la Croatie, Mayotte... pour des stages ou du bénévolat, ils ont pu partir s'installer à l'autre bout de la France pour leurs études. Peut-être parce qu'ils ont puisé dans notre famille une force qui leur permet de s'envoler et de vivre leur vie. La certitude d'être aimé constitue un point d'ancrage qui donne la force de partir. Comme le chante la comptine ***Maman les p'tits bateaux*** :

« Maman les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils une âme ?
Mais oui, mon gros bêta
S'ils n'en n'avaient pas,
Ils n'reviendraient pas !
Va, quand tu seras grand,
Même du bout de la Terre,
Tu reviendras sûr'ment
Embrasser ta maman
Maman, comme les mat'lots
Qui vont sur l'eau, loin de leurs mères,
Oui, je r'viendrai sûr'ment
Et bien tendrement j'embrass'rai maman¹⁷⁸. »

Dispute ou battle

On peut discuter sans se disputer. Comme je le disais au début de ce chapitre, l'uniformité est triste et ennuyeuse. Les divergences d'opinions nous enrichissent de connaissances nouvelles et on ne finit jamais d'apprendre, heureusement !

Mes deux garçons aiment beaucoup ces joutes verbales, ces duels oratoires, ces ***battle*** où l'on s'affronte à coups de ***punchline***, où les arguments se croisent comme autrefois le fer ! D'ailleurs, certaines écoles comme Sciences Po proposent des groupes d'éloquence, ce qu'on appelait autrefois la rhétorique ou l'art du discours, et qui faisait partie du cursus scolaire.

L'une de mes filles, au contraire, se sent insécurisée par ces

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus facile, bien sûr, mais qui s'accompagne d'une sorte d'évidence, d'une joie enthousiaste marquée par une succession de doutes et d'élan. Puis je tiens le livre dans mes mains et là, il m'échappe, il s'en va jusqu'aux extrémités de la terre et suit sa destinée propre pour aboutir sous les yeux des lecteurs et, je l'espère, dans leur cœur.

Qui tu serais pour réussir ?

Il m'arrive de rêver que je pars pour écrire, dans un endroit merveilleux et paradisiaque de préférence, enfermée à double tour avec mes mots, comme l'écrivain Jamie¹⁸⁹, dans le film *Love actually*, qui vient se réfugier en France, dans une petite maison au bord d'un lac, pour terminer son roman.

Les ouvrages de développement personnel nous alertent sur le fait que, trop souvent, nous n'entreprenons rien, soit par peur d'échouer, soit par peur de réussir. Ils rejoignent la foi catholique dans cette idée que nous ne sommes pas sur terre par hasard, mais que nous avons un rôle à jouer, une place à prendre et qui restera vide si nous ne l'occupons pas, une mission à accomplir.

Il y a toujours en nous une petite voix qui vient nous décourager, nous souffler « À quoi bon ? », comme le chantent Orelsan et Gringe :

« Si c'était si facile, tout le monde le ferait
Qui tu serais pour réussir où tous les autres ont échoué ?
Oublie tes rêves prétentieux !
Redescends sur terre ou tu n'en reviendras jamais¹⁹⁰. »

Généralement, nos talents et nos goûts se rejoignent : nous aimons faire ce pour quoi nous sommes doués. Mais ce n'est pas toujours le cas, comme le montre de façon drôle et dramatique à la fois le film *Marguerite*¹⁹¹, inspiré de l'histoire vraie de

Florence Foster Jenkins, une soprano américaine qui se prend pour une grande cantatrice alors qu'elle chante faux ! Elle se suicide quand elle le découvre, ce qui illustre le danger que nous courons à vivre dans l'illusion.

En coaching, on parle du « concept du Hérisson », théorisé par Isaiah Berlin en 1953 et Jim Collins en 2005, et qui consiste à définir trois ensembles :

- ce que j'aime faire ;
- ce en quoi je suis compétent ;
- ce qui me rapporte de l'argent.

Le point de rencontre entre ces trois ensembles représente ma réussite !

Christine Lewinski, dans son livre-défi *J'arrête de râler*¹⁹², nous invite à oser « donner, se donner, redonner » :

« Il faut que nous arrêtons d'avoir peur d'aller de l'avant, peur d'être brillants et géniaux. Prenons conscience de notre génie et partageons-le. Donnons de nous-mêmes et donnons-nous l'autorisation de nous élever. Cessons de culpabiliser lorsque nous réussissons, sortons de cette croyance ancrée au plus profond de nous que "réussir, c'est prétentieux". Donnons-nous la permission de puiser dans notre génie. C'est le meilleur moyen de redonner et de partager. »

Pour l'impossible, nous demandons un délai

Prenons les génies d'aujourd'hui, à la fois jeunes, brillants et souvent asociaux, venus de la Silicon Valley. Pour eux, l'impossible est seulement ce qui n'existe pas encore. Citons par exemple Steve Jobs (Apple), Mark Zuckerberg (Facebook), Jeff Bezos (Amazon) et également Elon Musk, « l'entrepreneur qui va changer le monde » :

« On a tout dit sur Elon Musk, le stratosphérique patron de Tesla Motors Co, de SpaceX et accessoirement l'inventeur d'Hyperloop. Mégalo, bourreau de travail, visionnaire, génie, exigeant jusqu'à être invivable avec ses proches collaborateurs, victime de harcèlement à la petite école en

raison de sa petite taille et de son jeune âge, il aurait même inspiré le réalisateur d'Iron Man pour le personnage de Tony Stark¹⁹³. »

Il a également créé PayPal pour le paiement en ligne et prépare la colonisation de la planète Mars. Dans ce lieu de l'innovation qu'est la Silicon Valley, tout est permis :

« Ici, note un dirigeant¹⁹⁴, échouer est un apprentissage. Votre entourage ne va pas vous sanctionner si vous rencontrez un échec. Il ne dira pas : “On t'avait prévenu !”, mais plutôt : “C'est bien d'avoir essayé !” Et cela enlève à des personnalités brillantes toute hésitation à rejoindre des start-up qui se sont lancées dans des projets en apparence complètement fous ! Des ingénieurs peuvent facilement faire des allers-retours entre ce monde des start-up et celui des grosses entreprises. Cela est plus difficilement imaginable en Europe. »

Le général américain Claire Lee Chennault, commandant des *Flying Tigers* pendant la Seconde Guerre mondiale, qui a inspiré le personnage de Buck Danny, le pilote de BD, disait dans le même sens : « Le difficile, nous le faisons sur-le-champ ; l'impossible prend un peu plus de temps. »

Sans oublier ce célèbre dialogue dans la BD *Des barbelés sur la prairie*¹⁹⁵ :

LUCKY LUKE : J'aurai besoin d'autres petites choses pour rapporter ce fil de fer chez moi...

LE COMMERÇANT : Nommez-les ; nous les avons.

LUCKY LUKE : Remarquez, je ne vous demanderai pas l'impossible.

LE COMMERÇANT : Pour l'impossible, nous demandons un délai de quinze jours.

Le bonheur au travail

Le début du XXI^e siècle est marqué par cette préoccupation : être heureux au travail. L'enjeu n'est pas uniquement personnel, mais également économique. Comme le dit Pierre Gattaz, président du MEDEF :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

205. Lire : *Et la lumière fut*, de Jacques Lusseyran, Le Félin 2005 ; et archives *Feu et Lumière*, « La lumière était en moi », Odile Haumonté, juin 2006.
206. Comptine « À la volette », Île-de-France, 1672.
207. Colossiens 3, 20-21.
208. Luc 15, 11-32.
209. Dans son excellent livre *Maman, ne me quitte pas – Accompagner l'enfant dans les séparations de la vie*, éd. Saint-Paul, 2000.
210. Odile Haumonté, *Élisabeth de la Trinité et sa sœur Guite – Louange de gloire à quatre mains*, EdB, 2016.
211. Père Bernard Bastian, *Dans le monde, mais pas du Monde – Une spiritualité pour aujourd'hui*, EdB, 2017.
212. Jean 13, 35.
213. Actes 8, 39.
214. Benoît XVI, Message aux jeunes à l'occasion de la Journée mondiale de la Jeunesse, 2008.

Chapitre 19

MARIE-MADELEINE - « J'AI VU LE SEIGNEUR »

La joie de la Résurrection

Il fait encore nuit, mais ses pas la guident, son cœur la conduit. Elle n'a pas peur... que pourrait-il lui arriver de pire que d'avoir vu mourir celui qu'elle aime ? Elle entre dans le jardin, le cœur battant. Un cri lui échappe : ce n'est pas possible, la pierre a été roulée, quelqu'un a osé profané sa dernière demeure ! Elle court, éperdue, pour trouver Pierre et Jean :

– Ils l'ont enlevé ! Venez vite ! Ils l'ont pris !

Les deux hommes accourent, ils n'ont rien compris, mais il faut aller voir. Jean, plus jeune, arrive le premier, mais il attend et laisse entrer Pierre. Le tombeau est vide, il ne reste que les linges. Pierre est perplexe, mais le visage de Jean s'illumine et, en passant devant Marie-Madeleine, il semble vouloir lui dire quelque chose, mais elle se détourne. Tandis qu'ils s'éloignent et que le jour se lève, elle reste là, en larmes, puis aperçoit un homme, sans doute le jardinier.

– Femme, pourquoi pleures-tu ? Que cherches-tu ?

De quoi se mêle-t-il, celui-là ? Il voit bien qu'elle se tient devant une tombe, et une tombe profanée.

– Si c'est toi qui l'as emporté, lance-t-elle, dis-moi où tu l'as déposé et moi, j'irai le reprendre !

Elle lui tourne le dos, la main sur la pierre qui devait sceller le tombeau sur son repos éternel. Oh ! oui, j'irai le reprendre ! Je le réclamerai à Hérode, à Pilate, aux soldats ! Il faudra bien qu'ils me rendent celui qu'ils m'ont volé et qui ne peut rester prisonnier de ceux qui l'ont trahi !

– Marie !

Cette voix... Elle pivote : c'est Jésus qui se tient devant elle. Il était mort et il est revenu à la vie. Il l'attendait dans ce jardin où la mort a cédé la

place à la vie.

– Rabbouni, mon maître...

C'était donc vrai, ces étranges histoires de troisième jour et de résurrection ? C'était donc vrai, cette lumière sur le visage de la Mère, ce matin, rayonnant de la douceur d'une aube nouvelle au milieu des ténèbres du doute ?

Je veux te serrer dans mes bras, je veux te couvrir de baisers, mais je reste là, je ne peux en croire mes yeux et pourtant, si, j'y crois ! Je crois, oh ! je crois de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon esprit ! Tu es ressuscité comme tu l'avais promis ! La mort n'a plus sur toi aucun pouvoir et nous non plus, désormais, nous ne mourrons plus.

– Ne me retiens pas. Va trouver mes frères.

Dois-je déjà te quitter ? Je voudrais rester ici pour toujours, mais mon cœur déborde. Je ne peux pas garder cette joie pour moi, il faut qu'ils sachent, il faut que je l'annonce jusqu'aux extrémités de la terre.

Plus je te donnerai, plus tu seras en moi, je ne serai plus séparée de toi, tu seras avec moi tous les jours jusqu'à la fin du monde.

Elle court, messagère de vie, témoin d'espérance. Elle court, celle que l'on nommait la pécheresse, celle que l'on regardait avec mépris. Elle court à la rencontre de ceux qui cherchent un sens à leur existence.

– J'ai vu le Seigneur !

(D'après Jean 20, 1-18)

Je suis frappée, chaque année, par le contraste entre la Passion et la Résurrection : dans le Triduum pascal que nous vivons en Église, il y a un bouillonnement d'émotions, de paroles fortes, et nous atteignons à la Croix le paroxysme de la souffrance et de l'amour. Puis vient le beau silence du Samedi saint où quelque chose se prépare, que nous pressentons. Voici le matin de la Résurrection et là, le trouble s'installe. Les apôtres sont dans l'expectative, Jésus leur apparaît vivant, mais Marie-Madeleine ne doit pas le toucher, Thomas doute, personne n'ose lui demander qui il est...

Il n'y a, dans cet événement extraordinaire, ni explosion de joie ni congratulations soulagées et émerveillées dans ces retrouvailles. Il y manque la joie du retour du fils prodigue :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« La dignité de la femme est intimement liée à l'amour qu'elle reçoit en raison même de sa féminité et, d'autre part, à l'amour qu'elle donne à son tour. [...] La femme ne peut se trouver elle-même si ce n'est en donnant son amour aux autres. [...] La force morale de la femme, sa force spirituelle, rejoint la conscience du fait que Dieu lui confie l'homme, l'être humain, d'une manière spécifique²³³. »

Femme d'aujourd'hui, quels que soient ton état de vie, ton origine, ta condition, moi, ton Créateur, je dépose le monde entre tes bras.

Doucement, tu le reçois comme un enfant fragile, tu déposes un baiser sur son front, tu le berces et, dans un chant, une prière monte de tes lèvres.

222. Apocalypse 7, 9.

223. *Poèmes de l'infortune*.

224. « Mistral gagnant », chanson de l'album éponyme, 1985.

225. « Pour l'amour d'un enfant », album *La statue d'ivoire*, 1983.

226. « Les copains d'abord », album.

227. Comédie américaine de Burr Steers, 2009.

228. Benoîte Groult, *La touche étoile*, Grasset, 2006, p. 178-180.

229. 2011.

230. Luc 9, 28-36 ou Matthieu 17, 1-13.

231. *La regarder en face (méditations sur la mort)*, éditions Robert Laffont, 1982.

232. Homélie du 2 avril 2015.

233. Jean-Paul II, lettre apostolique *Mulieris Dignitatem*, 1988, § 30.

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Introduction

1. Marie - « Nous avons souffert en te cherchant »

La présence de Marie dans nos vies

2. Salomé - « Elle dansa »

La grâce de l'enfance

3. Marie - « Ils n'ont plus de vin »

La prière d'intercession

4. Sarah - « Elle le regardait s'amuser »

Surmonter la jalousie et l'envie

5. Deux femmes au tombeau - « Allez annoncer »

L'élan de la foi

6. Jézabel - « Elle mit du fard à ses yeux »

Bons choix et mauvais choix

7. Marie - « Elle l'emballota et le coucha »

La folie de l'Incarnation

8. Esther - « J'irai chez le roi »

L'appel et la vocation

9. Sarra - « Ce n'est pas pour satisfaire ma passion »

La grâce du mariage

10. La femme parfaite - « Elle est comme les navires marchands »

Sommes-nous des femmes parfaites ?

11. La mère des sept frères - « Accepte la mort »

Accompagner son enfant dans l'épreuve

12. Myriam - « La vérité vous rendra libres »

Libérée, délivrée !

13. La Samaritaine - « Que je n'aie plus à venir ici pour puiser »

La tentation de la fuite

14. Une femme de la ville - « Elle a montré beaucoup d'amour »

L'apprentissage de la miséricorde

15. Une femme au désert - « Cette nourriture misérable »

La gratitude

16. Une femme à la Pentecôte - « D'un seul coeur »

L'unité et la communion

17. Lydie - « Une négociante en étoffes de pourpre »

Compétence, connaissance et confiance

18. La mère des fils de Zébédée - « Mes deux fils que voici »

Les ambitions projetées sur nos enfants

19. Marie-Madeleine - « J'ai vu le Seigneur »

La joie de la Résurrection

20. Ève - « Une foule immense »

Un avant-goût du Ciel

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr